

De Gaulle en mai

n° 58 novembre 2008

Extraits du *Journal de l'Élysée* de Jacques Foccart
Textes organisés par Jean-Louis Benoit



Mise en scène de Jean-Louis Benoit
Créé au Théâtre National Marseille La Criée en octobre 2008

© BRIGITTE ENGUÉRAND

Édito

Avec *De Gaulle en mai*, Jean-Louis Benoit propose une approche originale : nous conter les événements de mai 68, tels qu'ils ont été vécus par le pouvoir en place, le général de Gaulle et ses ministres. Le metteur en scène est parti du *Journal de l'Élysée*, de Jacques Foccart, proche conseiller du général, dont il a réorganisé les fragments. L'occasion de découvrir mai 68 d'un point de vue sans doute moins connu que les barricades et les slogans que l'on commémore aujourd'hui, largement présents dans la mémoire collective. Comment le spectacle de Jean-Louis Benoit se positionne-t-il par rapport à cette histoire récente et aux représentations de 68 ?

Ce dossier permet de replacer *De Gaulle en mai* dans la longue tradition qui lie théâtre et Histoire. Il permet d'analyser les choix de mise en scène. Il donne également la parole à Jean-Marie Frin et Arnaud Décarsin, qui incarnent respectivement de Gaulle et Jacques Foccart.

Réalisé par le CRDP de l'académie d'Aix Marseille et le Théâtre National Marseille La Criée avec le Scérén/CNDP et le CRDP de Paris, ce dossier de la collection *Pièce (dé)montée* a été rédigé par Anne Faurie-Herbert et Corine Robet, enseignantes de Lettres, et Christophe Roque, enseignant d'Histoire.

Le *Journal de l'Élysée* de Jacques Foccart est paru aux éditions Fayard en 2001.

Retrouvez les numéros précédents de *Pièce (dé)montée* sur le site du

- **CRDP de Paris** sur <http://crdp.ac-paris.fr/pièce-demontee/>
- **CRDP d'Aix-Marseille** : www.crdp-aix-marseille.fr



**Avant de voir le spectacle :
la représentation en appétit !**

Résumé [page 2]

Le titre [page 2]

**Le regard d'un artiste
sur son temps** [page 2]

Un théâtre-document [page 3]

**L'Histoire
et sa réécriture théâtrale** [page 4]

Imaginer une dramaturgie [page 5]

**Après la représentation :
pistes de travail**

Mettre en jeu l'histoire [page 7]

L'épreuve du plateau [page 8]

Prolongements [page 11]

Annexes

Note d'intention [page 13]

Portrait du metteur en scène [page 14]

Portrait des comédiens [page 15]

Chronologie de mai 68 [page 16]

Extrait [page 19]

Entretien avec Jean-Marie Frin [page 20]

Entretien avec Arnaud Décarsin [page 22]

Matériaux de réflexion [page 24]

Avant de voir le spectacle

La représentation en appétit !

RÉSUMÉ

Au jour le jour de ce mois de mai 1968, des hommes proches du général de Gaulle se sont souvenus de ce qu'ils avaient vécu avec lui dans le « Château » assiégé et l'ont retranscrit. Jacques Foccart, en particulier, son conseiller en matière africaine et ami. Ce sont ses mots que Jean-Louis Benoit met en scène, paroles brutes et « vraies » au sein de situations tendues, dangereuses, intenable. De Gaulle et ses ministres vont et viennent, et parlent :

c'est à travers leurs mots qu'apparaît la révolte étudiante et ouvrière. Des mots d'hommes perdus, égarés, affolés lorsqu'ils constatent que cet État qu'ils croyaient fort et puissant vacille, menace de s'effondrer sous les coups de ces « gamins rigolos » que manipule certainement, raconte-t-on, une Chine lointaine. Le général de Gaulle est mis à terre. Il ne comprend pas sa mort. Il est devenu un héros inutile. Un roi nu.

LE TITRE

→ **Interroger les élèves sur ce qu'évoque pour eux le titre du spectacle.**

On pourra interroger la forme nominale de ce titre qui peut susciter la curiosité du spectateur : qu'a fait de Gaulle en mai ? Où était-il ? Qu'a-t-il bien pu dire ? On connaît moins mai 68 du côté du pouvoir que du côté des barricades, dont témoignent les nombreuses images d'archives. C'est l'un des intérêts du spectacle de Jean-Louis Benoit.

On pourra aussi faire noter la connotation

positive du mois de mai dans l'imaginaire collectif : le joli mois de mai.

Dans ce mois connoté d'espérance, de renaissance et de bourgeonnement printanier, c'est pour le général de Gaulle un moment de déclin de son aura historique.

Le titre fait penser aussi à *Milou en mai* de Louis Malle sorti en 1990, dont le visionnement peut montrer la distance entre l'Histoire, les événements d'un pays et l'histoire d'une famille.

JEAN-LOUIS BENOIT = LE REGARD D'UN ARTISTE SUR SON TEMPS

→ **À partir de la biographie de Jean-Louis Benoit (cf. annexe n° 2), voir comment s'inscrit *De Gaulle en mai* dans le parcours du metteur en scène.**

On note une prédilection propre à interroger le pouvoir. *Un Conseil de classe très ordinaire* de Patrick Bouvard (1981) portait d'un enregistrement pirate d'un vrai conseil de classe, pour en faire une version dramatique. *Les Voeux du président* de Jean-Louis Benoit (1990) portait à la scène le personnage de François Mitterrand, durant ses deux

septennats, venant présenter ses vœux à une famille ordinaire. Ces spectacles mettaient déjà en scène des paroles politiques, officielles, et leur résonance dans une sphère intime.

Avec *La Nuit, la télévision et la guerre du golfe* (1992), le plateau théâtral renvoyait aux spectateurs les paroles de reportages télévisés et leur surprenante absence de distance.

On voit, avec ces quelques exemples, la source d'inspiration que constitue l'actualité et l'Histoire pour Jean-Louis Benoit.



UN THÉÂTRE-DOCUMENT = HISTOIRE RÉCENTE ET IMAGINAIRE COLLECTIF

De Gaulle en mai pose la question de l'Histoire au théâtre, de sa représentation en même temps que celle du personnage historique, héros de l'Histoire mais aussi héros de sa propre histoire.

→ **Faire des recherches sur le contexte historique** (éventuellement en lien avec le professeur d'Histoire, programme de Terminale). Voir la chronologie détaillée dans l'annexe n° 4.

Trois thèmes pourront faire l'objet d'une recherche individuelle ou en groupe :

– **Charles de Gaulle : héros de l'Histoire, chef de la Résistance et fondateur de la V^e République.**
Le spectacle situe ce héros de la France à un moment de perte de contrôle, annonciateur de sa chute.

Né en 1890 dans une famille bourgeoise du nord de la France, saint-cyrien, Charles de Gaulle participe à la première guerre mondiale en tant qu'officier. Il est plusieurs fois blessé et prisonnier. Sous-secrétaire d'État à la guerre en 1940, il est hostile à l'Armistice et rejoint Londres dès le 17 juin 1940. Le 18 juin 1940, il lance un appel à la BBC. Il devient alors, de fait, le chef de la Résistance française. À la Libération, de Gaulle devient chef du gouvernement provisoire de la République française (GPRF). En désaccord avec les principaux partis politiques sur la IV^e République, il démissionne en janvier 1946. Après une « traversée du désert » de douze ans qu'il met à profit pour créer le RPF (Rassemblement du Peuple Français), il revient au pouvoir en mai 1958 lors de la crise algérienne. Il devient Président du Conseil, rédige une nouvelle constitution qui fonde la V^e République. De Gaulle est le premier Président de la V^e République. Il met fin à la guerre d'Algérie en mars 1962, modifie la Constitution pour permettre l'élection du Président de la République au suffrage universel en octobre 1962. En avril 1969, les Français répondent majoritairement « non » lors du référendum sur la réforme du Sénat et la régionalisation. De Gaulle tire les conséquences de cet échec personnel : il démissionne le 27 avril 1969 et se retire de la politique. Il meurt le 9 novembre 1970.

On pourra revoir les images de la Libération de Paris et du discours du général de Gaulle à l'Hôtel de ville de Paris en août 1944 : « [...] *Il y a là des minutes qui dépassent chacune de nos pauvres vies. Paris ! Paris outragé ! Paris brisé ! Paris martyrisé ! Mais Paris libéré ! Libéré par lui-même, libéré par son peuple avec le concours des armées de la France, avec l'appui et le concours de la France tout entière, de la France qui se bat, de la seule France, de la vraie France, de la France éternelle...* »

http://mai68.ina.fr/index.php?vue=notice&from=liste_chronique&num_notice=6

– **1968 à travers le monde : contestation par la jeunesse.**

On pourra retracer ici les mouvements de la jeunesse entre 1966 et 1969 sur les plans politique et philosophique : rejet de la société de consommation, libération des mœurs, lutte contre les guerres, celle du Vietnam en particulier.

– **Les événements de mai 68 en France.**

En se reportant à la chronologie des événements (voir annexe n° 4), on soulignera le désarroi du chef de l'État et de ses conseillers face à la révolte étudiante, l'importance de la demande de liberté de parole dans une société figée, le lien fragile entre les mouvements étudiant et ouvrier, la force de l'opposition politique lors de la manifestation du 30 mai.

→ **Faire rechercher aux élèves des photographies des barricades et des combats entre étudiants et forces de l'ordre. Rechercher également des slogans et des affiches.**

Sur le plateau, quatre hommes autour du Général :

Jacques Foccart (1913-1997), joué par Arnaud Décarsin

Il est conseiller de l'Union française au titre du Rassemblement du peuple français (RPF), de 1952 à 1958. Il devient conseiller technique au sein du gouvernement de Charles de Gaulle en 1959. Secrétaire général aux Affaires africaines et malgaches en 1960, il restera un collaborateur fidèle et écouté du président de la République. Il est un artisan efficace du retour au pouvoir du Général en 1958. Jacques Foccart est pratiquement le seul homme à avoir rencontré longuement, chaque jour pendant plus de dix ans, de Gaulle à l'Élysée.

Georges Pompidou (1911-1974), joué par Laurent Montel

Il a été pendant près de vingt-cinq ans un collaborateur très proche du général de Gaulle. Premier ministre du Général durant plus de six ans, il lui succède à la présidence de la République en 1969.

Pierre Messmer (1916-2007), joué par Dominique Compagnon

Engagé dans les Forces françaises libres, il est, après guerre, administrateur colonial, ministre des Armées du général de Gaulle de 1960 à 1969, ministre de l'Outre-mer en 1971 puis Premier ministre de 1972 à 1974 sous la présidence de Georges Pompidou. Il a été également membre de l'Académie française.

Christian Fouchet (1911-1974), joué par Luc Tremblais

Licencié en droit et diplômé d'études d'économie politique, il rallie la France libre dès juin 1940. Secrétaire d'ambassade puis ambassadeur au Danemark de 1958 à 1962, il occupe ensuite divers postes ministériels. Enfin, il est ministre de l'Intérieur du 6 avril 1967 au 31 mai 1968 dans les gouvernements de Georges Pompidou.

→ **Se demander si Jean-Louis Benoit adapte un texte, reconstruit le réel ou construit un mythe.**

Il faudra donc distinguer ce qui s'appuie sur un « *verbatim* », qui se présente comme des paroles supposées authentiques : ici, Jacques Foccart est le témoin direct ; est-il fiable ou pas ? – cela pose la question de l'objectivité –, et ce qui s'appuie sur des paroles publiques (historiques) et qui relève du témoignage et des mémoires, où le risque de reconstruction et de déformation existe, ce qui évidemment est un des aspects de *De Gaulle en mai*. Cela permettra de distinguer ce qui est ainsi parfois révélé (et qui séduit) puisque l'on est supposé avoir accès

au « secret » des paroles que l'Histoire n'aurait pas dû retenir (avoir accès aux coulisses secrètes de l'Histoire). Avec *De Gaulle en mai*, la question se pose ainsi.

Il faut donc à la fois inscrire une distance, pour ne pas être dans le documentaire ; dans le même temps, il faut inscrire une véracité par la fiction elle-même. Du coup, c'est bien une affaire d'inconscient collectif qui se joue. Voyant sur scène mai 68, les différentes générations s'y projettent avec leur vécu ou leur savoir, et font des ponts avec le présent. C'est en cela que ce spectacle peut parler à des jeunes de 2008 comme Max Gallo l'affirme : « *L'Histoire est un laboratoire pour comprendre le contemporain.* »

L'HISTOIRE ET SA RÉÉCRITURE THÉÂTRALE

Une tradition théâtrale qui remonte à l'Antiquité

Le théâtre naît en Grèce avec l'Histoire. Le théâtre grec ne faisait que reprendre, questionner et utiliser les événements historiques pour les représenter au public. La scène était alors perçue comme un miroir déformé, amplifié, brisé de l'Histoire, que les spectateurs traversaient collectivement. On retrouve la même chose à Rome, puis dans le théâtre élizabéthain qui invente en quelque sorte la « chronique » au théâtre en prenant appui sur des faits rapportés ou en puisant dans la littérature antique (la vie de Plutarque par exemple). Chez Corneille et Racine, on pourra se référer

au cycle romain, *Othon*, *Suréna*, *Polyeucte* ou *Le Cid* qui interrogent une Histoire plus récente. Penser aussi que l'Histoire antique est pour les dramaturges une façon de visiter l'Histoire contemporaine : *Andromaque*, dédiée à Henriette d'Angleterre, parle autant de la cour de Louis XIV que de l'après chute de Troie. Le drame historique qui précède le drame romantique fait aussi les beaux jours du théâtre avec Alexandre Dumas notamment (*Henri III et sa cour*, *Charles VII...*) : on se référera à l'Anthologie de l'Avant-scène théâtre, *Le théâtre français du XIX^e siècle*, Scérén/CNDP, 2008.

L'époque contemporaine

De plus en plus, le théâtre contemporain s'inspire des matériaux documentaires. On peut se référer au texte de Jacques Attali, *Du Cristal à la fumée* (théâtre du Rond Point, 2008), qui s'appuie sur les minutes d'une sorte de Conseil des ministres à la suite de la nuit de Cristal dans l'Allemagne de 1938 : on y voit et on y entend Goering, Goebbels, Himmler. En 2008, Jacques Weber a porté à la

scène les débats télévisés de 1974 et de 1981 entre Valéry Giscard d'Estaing et François Mitterrand (<http://videos.nouvelobs.com/video/iLyROoafYc9h.html>).

L'Histoire peut donc être le point de départ d'une réécriture théâtrale. Le texte devient alors une transposition volontairement imaginaire à partir de faits réels : que l'on songe au texte de George Tabori, *Mein Kampf* (cf. *Pièce (dé)montée* n° 2), qui met en scène la jeunesse pitoyable d'Hitler ou *Wolfskerns* de Guy Cassiers présentant conjointement Hitler, Lénine et Staline (cf. *Pièce (dé)montée* n° 52). La farce, la transposition, le grossissement permettent d'échapper à la recherche du « vrai réel » au profit d'une parabole et d'une distance. On pourra ici évidemment penser à *La résistible ascension d'Arturo Ui* de Bertold Brecht, qui marque clairement l'écart et la distance tout en permettant de réfléchir aux faits historiques, à leur enchaînement, à leurs causes... Hitler dans le Chicago des marchands de légumes mafieux est quand même Hitler !

→ **Chercher les formes du théâtre qui distancient l'Histoire ou qui transposent la fable historique.**

Le travail de Bertold Brecht sera montré comme un point de départ de cette forme de théâtre.

→ **Rechercher les personnages historiques et les événements qui ont fait l'objet d'une utilisation théâtrale.**

Se reporter au volume 3 de *Le Bruit du monde* dans *De Godot à Zucco*, dirigé par M. Azama (éd. Théâtrales Scérén/Cndp).

Distinguer l'utilisation de l'Histoire comme matériau : on mentionnera les créations du metteur en scène Georges Lavaudant, qui utilise l'événement comme départ et sujet d'une écriture théâtrale spécifique à travers le collage de textes divers, comme peuvent l'être aussi les œuvres de Michel Vinaver en particulier sa pièce *11 septembre 2001*, éditions Actes Sud-Papiers.

→ **Pour élargir la réflexion, rechercher dans le cinéma des représentations d'hommes de pouvoir.**

On peut citer certains films récents qui mettent en scène la biographie d'un personnage politique : par exemple, *Le Promeneur du Champ de Mars* de Robert Guédiguian qui retrace les dernières années de la vie de François Mitterrand.

Acteur de la société à bien des égards, l'homme politique est au cœur des évolutions de celle-ci, les instiguant, les accompagnant ou les validant. Au cinéma, c'est surtout son pouvoir et la manière dont il en use et parfois en abuse qui a intéressé les cinéastes. Il peut être la conscience morale d'un pays pour Henri Verneuil (*Le Président*), un homme peu scrupuleux et magouilleur pour Pierre Granier-Deferre (*Adieu poulet*) ou encore grisé par son propre pouvoir pour Nanni Moretti (*Il Caimano*). Élu local ou présidant aux destinées d'un pays, l'homme politique n'est pas un citoyen comme les autres. Ses décisions engagent la communauté et certains tenants et aboutissants d'une carrière politique échappent à l'homme de la rue. Il devient un personnage guignolesque (*La Gueule de l'autre*, Jean Poiret) ou vertueux (*The Best man*, Franklin Jean Schaffner), cynique (*Président*, Lionel Delplanque) ou naïf (*Mr Smith goes to Washington*, Frank Capra), il est au carrefour de la vie de la cité et un personnage cinématographique central.

→ **Ne pas oublier de faire référence aux parodies politiques.**

Les élèves connaissent *Les Guignols de l'info*, qui reprennent une longue tradition satirique, issue des fables du Moyen-âge : les marionnettes parlent « vrai », osent dire tout haut ce que la parole des discours ou des témoignages camoufle souvent.

IMAGINER UNE DRAMATURGIE

Le personnage de de Gaulle

→ **Questionner les élèves sur « la fabrique » du personnage théâtral**

– **Sur quels traits physiques, sur quelles intonations (tics de langage, phrasé,...), sur quel timbre de voix s'appuieraient-ils pour jouer le personnage sur le plateau ?**

Dans une perspective de pratique théâtrale, on pourra mettre en place des exercices fondés sur le jeu du corps, des mains en particulier. Montrer que les mains parlent, séduisent, dirigent, condamnent et qu'elles viennent compléter, amplifier le discours.

– D'après vous, quelle vision de 1968 le metteur en scène va-t-il donner à travers son spectacle ?

La pièce peut glisser vers la tragédie racinienne ou shakespearienne avec ces questions du personnage : que dois-je faire ? Que puis-je faire ? Quel est ce monde que je ne comprends plus ? Quel est ce peuple qui m'a adulé et qui veut mon départ ? On rappellera le statut de héros qui nimbe ce personnage : il incarnait pour nombre de Français l'image de l'autorité, du droit, une sorte de Père tout puissant.

Extraits

Sans dévoiler le contenu de la pièce, on pourra travailler sur la première scène : le 31 décembre 1967, de Gaulle adresse ses vœux aux Français :

« Que sera 1968 ? L'avenir n'appartient pas aux hommes et je ne le prédis pas. Pourtant, en considérant la façon dont les choses se présentent, c'est vraiment avec confiance que j'envisage, pour les douze prochains mois, l'existence de notre pays [...] Les vers de Verlaine : « Mon Dieu, mon Dieu ! La vie est là, Simple et tranquille » peuvent évoquer une paisible demeure, et non pas un grand peuple en marche. Je crois cependant, qu'au total et à moins de graves secousses qui bouleverseraient l'univers, notre situation continuera de progresser et que tout le monde y trouvera son compte. »

Exercice de style s'il en est, les vœux du chef de l'État, à l'aube de mai 1968, sont particulièrement intéressants. On relèvera sans difficulté le champ lexical de la croyance en un avenir tranquille. Le spectateur qui connaît la suite des événements ne peut que sourire à ce discours. C'est l'occasion de sensibiliser les élèves à la notion d'ironie tragique.

→ Se demander pourquoi le metteur en scène a choisi d'ouvrir son spectacle par ce discours.

Après cette première date, le spectacle, par une ellipse, entraînera le spectateur durant tout le mois de mai. Le texte n'est pas découpé en actes ou en tableaux, mais en journées qui collent au

plus près des événements jusqu'au 31 mai, et au remaniement ministériel.

→ On pourra également imaginer la représentation de l'extrait du dimanche 26 mai (cf. annexe n° 5).

La mise en espace

Alors que mai 68 est connu par ses représentations publiques, Jean-Louis Benoit propose de se placer du côté de l'intime, de la sphère privée du pouvoir au sein du palais de l'Élysée. On s'interrogera sur la manière de mettre en scène la césure entre d'une part l'intérieur, le palais de l'Élysée et plus encore le bureau du Président, et d'autre part l'extérieur, les événements, manifestations, oppositions syndicales, grèves, et la remise en cause personnelle du Général.

→ Faire imaginer la représentation : faire dessiner aux élèves une esquisse des décors qu'ils imaginent.

On pourra partir de cette analyse de Jean-Louis Benoit : « Si le corps de l'événement de la rue arrive bien jusqu'au Général, son âme, son esprit,

n'y parviennent pas. Donc, une incompréhension totale du pouvoir politique avec ce qui le trouble. Il voit mal la menace parce qu'il ne la comprend pas. Un trop grand éloignement entre la parole et l'acte crée le désordre ».

Après la représentation

Pistes de travail

METTRE EN JEU L'HISTOIRE

On s'appuiera de manière privilégiée sur les souvenirs de la représentation et on les confrontera aux hypothèses élaborées avant le spectacle. La primauté sera donnée à l'expérience du spectateur et à celle des acteurs (voir annexes n° 6 et 7).

Du texte à la scène

→ Demander aux élèves de confronter l'image d'Épinal du général de Gaulle au personnage présent sur scène : de sa suffisance, lors des premières scènes, au désarroi, puis à la reprise en main. Se souviennent-ils de passages particuliers de la pièce, emblématiques de cette évolution ?

On confrontera ses impressions du spectacle avec ce que mentionnent les didascalies.

Didascalies :

- Lisant l'agenda
- Sourire satisfait
- Foccart déplie une carte, de Gaulle chausse ses lunettes, tout à fait passionné
- S'étant repris
- Inquiet
- Le Général dort profondément
- Sombre
- Pour lui-même :
« *Il collabore, c'est du Pétain* »
- Sombre
- Détendu
- Le coupant sèchement
- Seul, sombre
- Exaspéré
- Explosant
- Fatigué
- De Gaulle est entré dans une dépression violente
- En fureur, à tous
- Dans sa colère il saisit un document [...], il le déchire
- Pompidou, avec mauvais esprit
- Foccart sort d'un emballage de papier de soie, un fragile collier de petites plumes qu'il tend à de Gaulle [...] De Gaulle le prend, l'observe et le met autour de son cou



© BRIGITTE ENGUÉRAND

La mise en œuvre de l'Agôn (= la force tragique, le conflit) ou comment faire ressentir la théâtralité d'un événement.

Ce sont les différents rapports de force entre les personnages qui nourrissent le spectacle et assurent la lisibilité de l'Histoire pour le spectateur. C'est parce qu'il y a conflit sur scène, que la machine théâtrale se met en branle.

→ Se rappeler les différents moments de conflits, puis les confronter.

Les rapports de force sont signifiés par les appellatifs :

– De Gaulle appelle ses ministres par leur patronyme : « Foccart, Fouchet, Messmer, Pompidou, Peyrefitte ».

– Les ministres s'adressent à lui en donnant toujours du « Mon Général ».

– Les ministres entre eux, sous le regard du Général, s'appellent par leur nom de famille ; en l'absence du Général, ils emploient leur prénom. Par exemple, lors de la nuit du 10 mai,

entre Foccart et Fouchet : « *Imaginez Jacques, que s'élèvent des barricades / Calmez-vous Christian* ».

→ Qui est le personnage central ? Qui est le plus présent sur scène ? Qui exerce le pouvoir *in fine* ?

C'est de toute évidence Jacques Foccart qui est le personnage le plus présent sur scène : il est le premier à avoir conscience de l'enjeu des événements qu'il tente de faire percevoir à de Gaulle. Imperceptiblement, il s'empare du pouvoir de décision ; d'ailleurs, quand de Gaulle est couché durant la nuit du 9 au 10 mai et lors de sa disparition le 30 mai, il est le seul à assurer la cohésion entre les ministres.

→ Relever dans les annexes n°6 et 7 la manière dont les comédiens ont abordé les tensions entre les différents personnages.

L'ÉPREUVE DU PLATEAU

→ Confronter ce que les élèves avaient imaginé avant le spectacle et la réalisation sur scène à propos du jeu des personnages, du décor, de la lumière et du son.

Le décor



© BRIGITTE ENGUÉRAND

Les cinq armoires : de couleur sombre, avec un rideau. Tour à tour, penderies dévoilant l'intimité des personnages, lieux d'archivage de documents, elles deviennent un élément ludique : des personnages en sortent par surprise, ou l'une d'elle, couchée, sert de lit au Général. Une fois renversées, elles deviennent barricades. Une lumière allumée et un jeu de transparence, elles deviennent espace privé et livrent les pensées intimes de chacun.

La table présidentielle : elle occupe le devant de la scène tant que de Gaulle est aux rênes du pouvoir. Quand le gouvernement bascule, elle est évincée, puis revient à la fin.

Les sièges : celui de de Gaulle est plus grand, son dossier fait penser à celui d'un trône.

Le son

Vingt-six tableaux rythmés par la date projetée sur l'arrière-plan de la scène, accompagnée d'un effet sonore et le retour chariot d'une machine à écrire. C'est une sorte de scansion. Des effets ludiques brisent la monotonie (dates à l'envers, rétrécissement ou agrandissement) ; une bande son très efficace colore le spectacle.

- La chanson de Montand : *À bicyclette*, après les vœux.
- Le 28 mai après le départ de de Gaulle « *temps vide, lieu désert, au loin des bruits de grenade* ».
- Beaucoup de rock, musique emblématique de la jeunesse de 68, notamment Joan Baez.
- L'hélicoptère et son approche, le son figurant l'atterrissage suivi des yeux par le groupe des ministres.
- Les portes claquent ostensiblement, étouffant la musique lors des tensions.
- On entend les personnages clamer des slogans de manifestations comme s'ils étaient à la fois acteurs et témoins, dedans et dehors.
- Dans toutes les scènes de nuit, le chant des grillons en fond sonore, avec les rideaux tirés. Le palais de l'Élysée devient donc matériellement une caisse de résonance des événements.



La lumière

Très épurée, elle travaille sur les jeux de clair-obscur. Elle décline au départ les couleurs patriotiques ; par la suite, elle joue sur des variations sur le panneau du fond (jaune, vert...). Elle scande la chronique.

Les déplacements : les arrivées et les sorties

→ Prendre l'exemple du tableau n° 2 et demander aux élèves de se rappeler l'entrée des ministres après les vœux : en écrire la scénographie.

Après les vœux, les ministres s'avancent sur scène, en cortège. Ils arrivent côté cour, portant leurs sièges, ils saluent de façon protocolaire et guindée, puis vont s'installer côté jardin ; ils font glisser sur le devant du plateau la longue table présidentielle, de Gaulle s'y installe. Pour le ballet final, une chorégraphie intervient.

→ Faire remarquer aux élèves le décalage de la mise en scène qui nous montre une comédie du pouvoir à travers les accélérations et les déplacements, les portes qui claquent à la manière d'un vaudeville.

Une variété de registres

→ Faire rechercher aux élèves les indices de cette variété des registres (se souvenir des moments où ils ont ri et des moments plus graves). Leur faire prendre conscience de la richesse des émotions suscitées par l'écriture dramaturgique de Jean-Louis Benoit.

– **Le rire** : « *Le rire est une mécanique plaquée sur du vivant* », Bergson, *Le Rire*, 1899. Dès l'ouverture, les vœux du président inscrivent le propos dans une dimension comique. Le spectateur sait combien la suite des événements va démentir la teneur du discours. Le spectateur est donc en « surplomb » par rapport au personnage (car il a davantage d'informations), ce qui crée le rire. Ce phénomène est souvent utilisé au théâtre dans le cas du quiproquo par exemple, et a pour but de créer un plaisir théâtral particulier.

– **Une interprétation « bouffonne »** : Jacques Fouchet en particulier, joué par Luc Tremblais, emmène souvent son personnage vers un jeu comique (cf. son leitmotiv « *Je suis tendu et... un peu pessimiste* »).

Des jeux de scène misent sur l'effet de surprise : de Gaulle, attendu dans une armoire, en sort d'une autre ; il y a le chassé croisé de Foccart et Fouchet ; les armoires sont métamorphosées en lit, cabine téléphonique, chambre à coucher.

Enfin, la chorégraphie finale tout en décalage provoque le rire.

– **Le burlesque** : on note la grossièreté du Général à certains moments : « *Ils n'ont pas de couilles* », « *ce sont des veaux* », la longue métaphore filée du « *barrage de Fréjus* » ; la retransmission télévisée du 24 mai, véritable mise en abyme de la situation, est traitée avec légèreté. Tout cela amène une touche de comique alors que la situation appellerait plutôt la gravité.



© BRIGITTE ENGUÉRAND

– **Le tragique** : le bruitage, le courant d'air froid indiquent la solitude intérieure des personnages (dans les nuits du 22 mai, de Gaulle fumant seul sur scène, et du 28 mai lors de son départ).

– **L'épique** : tous les événements extérieurs sont évoqués par le truchement de la parole, c'est l'hypotypose présente dans le récit au théâtre. Dans la description de la manifestation gaulliste rapportée par Fouchet, on atteint le paroxysme de l'épique : le Général est promu au rang de « Dieu ».

« [...] *Pêle-mêle, se distinguent étudiants de Nanterre ou d'ailleurs, militants d'Occident, hommes de gauche, monarchistes et bonapartistes, généraux en retraite et anciens tirailleurs nord-africains, cadres et employés, travailleurs et lampistes ! Et voici les douairières en dentelle et les ménagères en tablier, les officiers d'active et les soldats perdus, les jeunes, une multitude de jeunes, des filles en minijupes et les vieilles dames au chapeau vert ! Les Françaises et les Français ! Mon Général, quel succès pour vous !* »

PROLONGEMENTS¹

→ En guise d'atelier d'écriture, proposer aux élèves de détourner ces slogans au profit d'une revendication personnelle, générationnelle ou collective. Par exemple, en assemblant deux slogans pour n'en faire plus qu'un.

Par exemple : *Je participe, tu participes, il participe, nous participons, vous participez, ils profitent / Je roule, tu roules, il roule, nous roulons, vous roulez, ils polluent.*

L'art est mort. Godard n'y pourra rien / Godard est mort. L'art n'y pourra rien.

La police vous parle tous les soirs à 20 heures / La nouvelle star vous rassemble tous les mercredis à 21 heures.

Ne travaillez jamais. Ne dormez jamais. Abolition de la société des classes. Abolition de la société de chasse.

Le bonheur est une idée neuve / Le bonheur est dans le pré.

Être libre en 68, c'est participer / 40 ans plus tard, c'est le participe passé.

Quelques slogans de mai 68

- Dessous les pavés, c'est la plage
- Soyez réalistes, demandez l'impossible
- Céder un peu c'est capituler beaucoup
- Consommez plus, vous vivrez moins
- Déboutonnez votre cerveau aussi souvent que votre braguette
- Déculottez vos phrases pour être à la hauteur des Sans-culottes
- Défense de ne pas afficher
- Écrivez partout !
- Explorons le hasard
- Fais attention à tes oreilles, elles ont des murs
- Interdit d'interdire
- La poésie est dans la rue
- Les murs ont la parole.
- L'imagination prend le pouvoir !
- Nous sommes le pouvoir – Nous sommes tous des indésirables – Nous sommes tous des Juifs allemands –
- On achète ton bonheur, vole-le !
- On ne revendique rien, on prend
- On n'efface pas la vérité (ni d'ailleurs le mensonge)
- Oubliez tout ce que vous avez appris.
- Commencez par rêver
- Parlez à vos voisins (et à vos voisines, bordel !)
- Prenez vos désirs pour la réalité
- Prenons la révolution au sérieux, mais ne nous prenons pas au sérieux
- Quand le doigt montre la lune, l'imbécile regarde le doigt (proverbe chinois)
- Quand les gens s'aperçoivent qu'ils s'ennuient, ils cessent de s'ennuyer
- Qui parle de l'amour détruit l'amour
- Regarde ton travail, le néant et la torture y participent
- Le rêve est réalité
- Sauvons-nous nous-mêmes
- Seule la vérité est révolutionnaire
- Si vous pensez pour les autres, les autres penseront pour vous
- Soyons réalistes, demandons l'impossible
- Un flic dort en chacun de nous, il faut le tuer
- Un homme n'est pas stupide ou intelligent : il est libre ou il n'est pas

→ Écrire une carte postale à de Gaulle, post-mortem, qui commencera par les mots « *Mon Général* » et qui lui fera part des belles choses de 1968 qu'un jeune, quarante ans plus tard, voit dans cette période et que l'évocation du spectacle a suscitées.

→ Mener l'enquête auprès des proches : « *où étiez-vous en mai 68 ?* » (cf. l'entretien avec les comédiens en annexes n° 6 et 7).

→ Choisir quelques propos et les réécrire en donnant la parole à un personnage fictif que l'on placera sur la scène, dans un monologue. Quarante ans après, il pourra dire : « Je me souviens de mai 68... ».

→ Conduire un débat en classe sur le thème : théâtre et Histoire.

Les élèves pourront faire appel à leurs souvenirs de spectateur ou de lecteur de pièces de théâtre et se reporter aux documents en annexe n° 8.

1. Les activités d'écriture ont été mises en œuvre dans le cadre du diplôme universitaire d'animateur d'atelier d'écriture de l'Université de Provence

De Gaulle en maiExtraits du *Journal de L'Élysée* de Jacques Foccart,
textes organisés par Jean-Louis Benoit

Mise en scène : Jean-Louis Benoit

Décors : Alain Chambon

Costumes : Marie Sartoux

Lumières : Sylvio Charlemagne

Son : Aline Loustalot

Chorégraphe : Lionel Hoche

Voix : François Cottrelle

Catherine Ruiz

Avec :

Jean-Marie Frin : Général de Gaulle

Arnaud Décarsin : Jacques Foccart

Luc Tremblais : Christian Fouchet

Laurent Montel : Georges Pompidou,

Général Casso

Dominique Compagnon : Pierre Messmer,

Professeur Chauvin, etc.

Production : Théâtre National de Marseille La Criée.

Avec l'aide du Fonds de développement de la création théâtrale contemporaine de la SACD

Tournée : 6-8/11 : La Passerelle (Saint-Brieuc) ; 14-30/11 : Théâtre de La Commune (Aubervilliers) ; 9-12/12 : Nouvel Olympia (Tours) ; 13-16/01 : La Comédie de Bethune ; 20-24/01 : Le Théâtre des 13 vents (Montpellier) ; 4-6/02 : Le Chêne noir (Avignon) ; 12-13/02 : Théâtre National de Nice ; tournée en construction pour 2009-2010.Nos remerciements chaleureux à l'équipe du Théâtre National Marseille La Criée
qui a permis la réalisation de ce dossier dans les meilleures conditions.Tout ou partie de ce dossier sont réservés à un usage strictement pédagogique et ne peuvent être reproduits
hors de ce cadre sans le consentement des auteurs et de l'éditeur.Théâtre National Marseille La Criée : Rébecca Piednoir r.piednoir@theatre-lacriee.com
CRDP de l'Académie d'Aix-Marseille : Éric Rostand eric.rostand@crdp-aix-marseille.fr**Comité de pilotage et de validation**Pascal CHARVET, IGEN Lettres-Théâtre
Michelle BÉGUIN, IA-IPR Lettres (Versailles)
Sandrine MARCILLAUD-AUTHIER, chargée de
mission Lettres, CNDP
Jean-Claude LALLIAS, Professeur à l'IUFM
de Créteil, directeur de la collection
nationale « Théâtre Aujourd'hui »**Responsables de collection**Jean-Claude LALLIAS, Professeur à l'IUFM
Marie FARDEAU, CRDP de l'académie de Paris
Lise BUKIET, CRDP de l'académie de Paris**Auteurs de ce dossier**Anne FAURIE-HERBERT et Corine ROBET,
professeurs de Lettres, et Christophe ROQUE,
professeur d'Histoire, chargé de mission
Théâtre (DAAC d'Aix-Marseille)**Directeur de la publication**Jacques PAPADOPOULOS, Directeur du CRDP
de l'académie d'Aix-Marseille**Responsabilité éditoriale**Dominique BUISINE, CRDP de l'académie
d'Aix-Marseille**Chefs de projet**Stéphanie BÉJIAN, CRDP de l'académie
d'Aix-Marseille
Éric ROSTAND, CRDP de l'académie
d'Aix-Marseille**Maquette et mise en pages**Brigitte EMMERY (CRDP)
Création, Éric GUERRIER

© Tous droits réservés

Retrouvez : > les numéros précédents de *Pièce (dé)montée* sur le site du CRDP de l'académie de Paris :
<http://crdp.ac-paris.fr/pièce-demontee/>
> les dossiers pédagogiques « Théâtre » du CRDP de l'académie d'Aix-Marseille :
www.crdp-aix-marseille.fr

Annexes

ANNEXE 1 : NOTE D'INTENTION

« Il y a plus de vingt ans, j'avais mis en scène l'enregistrement clandestin d'un conseil de classe effectué par un professeur de philosophie. Ce fut *Un Conseil de classe très ordinaire*. Ce spectacle, tragique et hilarant, brocardait, entre autres, la sélection des élèves et la réussite sociale basée sur l'étude des sciences. Plus tard, ce sont les voeux de fin d'année du Président de la République, François Mitterrand, qui inspirèrent un spectacle, *Les Vœux du président*, spectacle cruel sur un premier septennat qui mettait en évidence le fossé large et profond creusé entre la parole politique et le citoyen. Puis ce fut de la première nuit de reportage sur la guerre du Golfe vue sur TF1 que naquit *La Nuit, la télévision et la guerre du Golfe*, spectacle qui établissait le constat accablant que, face à un grand événement, les médias ont horreur du vide et préfèrent plutôt « inventer » que d'en faire l'aveu. *Une Nuit à l'Élysée* racontait le dernier retour d'Égypte de Mitterrand. Au cœur d'une nuit délirante, le discours d'Épinay – si loin ! – lui revenait en relents.

Ces spectacles étaient tous bâtis à partir de documents. Ils dénonçaient, ils voulaient faire procès. Aujourd'hui, j'ai choisi de raconter de Gaulle en mai 68. En utilisant le journal passionnant de Jacques Foccart. Ministres apeurés, chef d'État abattu qui ne tient plus rien et ne tient plus à rien, terreurs devant la « démocratie populaire » qui risque de se mettre en place... Le tableau pathétique (et tellement drôle par moments !) d'un pouvoir politique en perte d'équilibre et proche de la chute se dessine devant nous, au jour le jour. Si le corps de l'événement de la rue arrive bien jusqu'au Général, son âme, son esprit, n'y parviennent pas. Donc, une incompréhension totale du pouvoir politique avec ce qui le trouble. Il voit mal la menace parce qu'il ne la comprend pas. Un trop grand éloignement entre la parole et l'acte crée le désordre. »

Jean-Louis Benoit, avril 2008

ANNEXE 2 = PORTRAIT DU METTEUR EN SCÈNE, JEAN-LOUIS BENOIT

Auteur, metteur en scène, scénariste et réalisateur, directeur du Théâtre National de Marseille La Criée depuis 2001.

Jean-Louis Benoit a suivi une formation d'acteur chez Tania Balachova et Raymond Rouleau. Il a participé à la création du Théâtre de l'Aquarium à la Cartoucherie de Vincennes (dont il a été le directeur de 1996 à décembre 2001), avec Didier Bezace et Jacques Nichet.

Au théâtre de la Criée, il a mis en scène *La Trilogie de la villégiature* de Carlo Goldoni en 2002, *Paul Schippel ou le prolétaire bourgeois* de Carl Sternheim en 2003, *Retour de guerre* suivi de *Bilora* de Angelo Beolco dit Ruzante en 2004 (reprise et tournée en 2005), *Les Caprices de Marianne* d'Alfred de Musset en 2006, *Du malheur d'avoir de l'esprit* d'Alexandre Griboïedov en 2007. Le 17 janvier 2008, il crée au Théâtre des Gémeaux – Scène nationale de Sceaux, *Le Temps est un songe* d'Henri-René Lenormand, spectacle présenté à La Criée du 27 février au 30 mars 2008.

Au théâtre de l'Aquarium à la Cartoucherie de Vincennes, il a écrit et mis en scène de nombreux spectacles : *Conversation en Sicile* de Elio Vittorini (2001) ; *Henry V* de William Shakespeare (1999) ; *Une Nuit à l'Élysée* de Jean-Louis Benoit (1998) ; *Les Ratés* de Henri-René Lenormand (1995) ; *La Nuit, la télévision et la guerre du golfe* de Jean-Louis Benoit (1992) ; *La Peau et les os* de Georges Hyvernaud (1991) ; *Les Voeux du président* de Jean-Louis Benoit (1990) ; *Louis* de Jean-Louis Benoit (1989) ; *Le Procès de Jeanne d'Arc, veuve de Mao Tsé Toung* de Jean-Louis Benoit (1987) ; *Les Incurables* de Jean-Louis Benoit (1985) ; *Histoires de famille* d'après Anton Tchekhov (1983) ; *Un Conseil de classe très ordinaire* de Patrick Boumard (1981) ; *Pépé* de Jean-Louis Benoit et Didier Bezace (1979).

À la Comédie-Française : *Le menteur* de Pierre Corneille (2004) ; *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière (2000) ; *Le Revizor* de Gogol (1999) – Molière 1999 de la « meilleure pièce du répertoire » ; *Les Fourberies de Scapin* de Molière (1997) – Molières 1998 de la « meilleure mise en scène » et du « meilleur spectacle du répertoire » ; *Moi* de Eugène Labiche (1996) ; *Mr Bob'le* de Georges Shéhadé (1994) ; *L'Étau* de Luigi Pirandello (1992).

Au Théâtre de l'Atelier, *La Parisienne* de Henri Becque (1995). Au Théâtre du Rideau Vert, Montréal : *Les Fourberies de Scapin* de Molière, (2001).

Il a réalisé pour le cinéma : *L'Apache* ; *Les Poings fermés* ; *Dédé* ; *La Mort du Chinois*.

Il a réalisé pour la télévision : *Les Disparus de Saint-Agil* ; *Le Bal* ; *La Fidèle infidèle* ; *La Parenthèse*.

Scénariste pour la télévision : *L'Homme aux semelles de vent*, *Arthur Rimbaud* de Marc Rivière ; *Le Crime de Monsieur Stil* de Claire Devers ; *Les Jours heureux* de Luc Béraud ; *La Voleuse de Saint-Lubin* de Claire Devers ; *Madame Sansgêne* de Philippe de Broca ; *Le Pendu* de Claire Devers.

Pour le cinéma : *Alberto Express* d'Arthur Joffé ; *Les Aveux de l'innocent* de Jean-Pierre Amérys ; *Un Divan à New-York* de Chantal Akerman ; *Que la lumière soit !* d'Arthur Joffé ; *La Femme de chambre du Titanic* de Bigas Luna.

ANNEXE 3 = PORTRAIT DES COMÉDIENS

Jean-Marie Frin : Général de Gaulle

En tant que comédien, il a participé à la plupart des créations théâtrales de la Comédie de Caen, sous la direction de Michel Dubois : il a joué dans des spectacles de Jo Tréhard, Jean Bouchaud, Yves Graffey, Jean-Loup Rivière, Ion Lucian, Claude Yersin, Manfred Karge, Matthias Langhoff, René Loyon, Philippe Sireuil, Daniel Girard, Jean-Pierre Sarrazac, Jean-Paul Wenzel, Jean-Luc Lagarce, Christophe Rouxel, Hervé Lelardoux, Paul Minthe, Guy Delamotte, Peter Zadek, Eric Lacascade.

Il a travaillé à plusieurs reprises avec Jean-Louis Benoit : *Les Voeux du président* ; *La Nuit, la télévision et la guerre du golfe* et *Une Nuit à l'Élysée* de Jean-Louis Benoit ; *Henri V* de Shakespeare ; *Conversation en Sicile* de Elio Vittorini ; *La Trilogie de la villégiature* de Carlo Goldoni ; *Paul Schippel ou le prolétaire bourgeois* de Carl Sternheim ; *Retour de guerre* suivi de *Bilora* de Angelo Beolcodit Ruzante ; *Du Malheur d'avoir de l'esprit* d'Alexandre Griboïedov.

Adapté d'une nouvelle de Jack London, son spectacle *Le Petit Albert* a été joué plus de 600 fois en France et à l'étranger. Il a également tourné pour le cinéma et la télévision.

Arnaud Décarsin : Jacques Foccart

Acteur et metteur en scène.

Il a travaillé à plusieurs reprises avec Christian Schiaretti, comme collaborateur artistique sur deux textes de Calderon à la Comédie-Française, *Le Grand Théâtre du monde* et *Le Procès en séparation de l'âme et du corps* ; et comme comédien dans *Polyeucte* et *La Place Royale* de Corneille, *Mort de Judas* de Claudel, *Mère Courage* et *La Noce chez les petits bourgeois* de Brecht, *Les Visionnaires* de Desmarets de Saint Sorlin, *Les Mystères de l'amour* de Vitrac, *La Poule d'eau* de Witkiewicz, *Les Coréens* de Vinaver.

Sous sa direction, il a créé le cycle des *Ahmed*, farces d'Alain Badiou et les textes du poète Jean-Pierre Siméon. Arnaud Décarsin a également joué sous la direction de Pierre Santini, Paul Vecchiali, Jean-Daniel Verhaeghe, Garance, Christian Rist, Claudia Stavisky, Jean Deloche, Marion Bierry.

Il a travaillé à deux reprises avec Jean-Louis Benoit : *Premier avertissement* de Strindberg et *Les Ratés* de Lenormand. En 2006, il crée la compagnie *Les Tireurs de Langues*.

Luc Tremblais : Christian Fouchet

Formation à l'ENSATT (1996-1999).

Il a travaillé à plusieurs reprises sous la direction de Jérôme Deschamps et Macha Makeieff : *Les Étourdis*, *La Cour des grands* et *L'Enlèvement au sérail* de Mozart.

Il a joué également dans des spectacles mis en scène par Olivier Mellor, Nada Strancar, Laurent Pelly, Michel Raskine, Andrzej Seweryn, Yves Pignot...

Il a écrit ses propres spectacles qu'il interprète : *Chroniques des tournées*, *L'Ombre de moi-même*, *La Mare aux souvenirs*, *Et je m'en porte*, *Le Roman de la grenouillette*.

Il tourne régulièrement pour le cinéma et la télévision.

Laurent Montel : Georges Pompidou

Formation au Cours Florent de 1982 à 1985.

Il a été pensionnaire de la Comédie-Française de 1997 à 2002 et a travaillé sous la direction de Sandrine Anglade, Georges Weler, Véronique Vella, Jacques Rosner, Thierry Hancisse, Jean-Michel Ribes, Jacques Connort, Alexander Lang, Jorge Lavelli, Simon Eine, Daniel Mesguich avec lequel il a joué de nombreux spectacles par la suite.

Il a également travaillé avec Nicolas Lormeau, Georges Werler, Elsa Royer, Sarah Gabriel, Jean-Pierre Andréani... Il a joué dans *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière et *Le Révizor* de Gogol mis en scène par Jean-Louis Benoit à la Comédie-Française. Il a enseigné au Cours Florent de 2000 à 2005.

Dominique Compagnon : Pierre Messmer, Général Casso, Professeur Chauvin, etc.

Après une licence d'Histoire de l'art, il est entré au Cours Florent. Il a joué quatre ans avec la troupe du théâtre du Campagnol pour les créations de *Zazie dans le métro* de Raymond Queneau et *Le Manteau* de Gogol. Il a travaillé avec Raphaël Ponce, Christophe Allwright...

À la Comédie-Française, il joue sous la direction de Jean-Louis Benoit (*Le Bourgeois gentilhomme* de Molière et *Le Révizor* de Gogol), d'Alain Françon, Jacques Lassalle et Christophe Rauck. Il a tourné à la télévision et au cinéma avec Jean-Pierre Mocky, Christine Akerman, Manuel Flèche, Christian Lejalé, Karl Zéro, Marc-Henri Dufresne, René Gilson, Bertrand Tavernier, Guy-Philippe Bertin.

ANNEXE 4 = CHRONOLOGIE DE MAI 68

22 mars : les étudiants de Nanterre occupent les locaux administratifs de la Faculté ; création du « Mouvement du 22 mars » derrière Daniel Cohn-Bendit. Le gouvernement Pompidou considère ces premières manifestations comme un simple chahut.

29-30 mars : suspension des cours à Nanterre.

2 mai : renouvellement de la suspension.

3 mai : fermeture de la Sorbonne.

6 mai : le mouvement s'étend à la province. Le président de la République recommande la fermeté : « *Il ne faut pas céder* ».

Rencontre UNEF-CGT-CFDT pour une action commune.

10 mai : réouverture de Nanterre et « nuit des barricades ». Les étudiants affrontent les forces de l'ordre dans les rues de Paris. On dénombre 376 blessés. De Gaulle n'est informé de ces émeutes qu'à 5h30 du matin. Le Premier ministre Georges Pompidou, revenu d'un voyage officiel en Afghanistan, décide d'apaiser le climat en annonçant la réouverture de la Sorbonne.

11 mai : allocution télévisée de Georges Pompidou.

13 mai : les syndicats ouvriers (CGT, CFDT) déclenchent une grève générale et défilent avec les étudiants : une foule de huit cent mille personnes envahit Paris aux cris de « *dix ans, ça suffit !* ». L'opposition, par la voix de François Mitterrand, ajoute qu'« *il est grand temps que le gouvernement s'en aille* ».

14-19 mai : voyage officiel de Charles de Gaulle en Roumanie. La France est paralysée par un million de grévistes. Occupation du théâtre de l'Odéon par les étudiants... À son retour en France, le Président cherche à reprendre en main la situation. Il annonce : « *La réforme, oui. La chienlit, non* ».

24 mai : de Gaulle prononce une allocution télévisée pour ressaisir l'opinion. Il annonce que l'ordre sera maintenu et qu'il sera procédé à un référendum sur la participation dans l'Université et les entreprises « industrielles et agricoles dans le cadre de nos régions ». Son discours demeure sans effet.

25 mai : ouverture de négociations entre le gouvernement, les syndicats ouvriers et le CNPF au ministère des Affaires sociales, rue de Grenelle.

27 mai : signature des accords de Grenelle. Les ouvriers décident néanmoins de poursuivre la grève.

28 mai : François Mitterrand se déclare candidat à la présidence de la République.

29 mai : de Gaulle décommande le Conseil des ministres et s'envole en hélicoptère vers une destination connue de lui seul et de quelques proches. Il veut rencontrer à Strasbourg ou à Sainte-Odile le général Hublot commandant le 1^{er} Corps d'armée et le général Massu, qui commande les Forces françaises d'Allemagne, mais les difficultés de météorologie et de transmission l'amènent à atterrir à Baden-Baden (RFA), où aura lieu l'entretien. De retour en France, Charles de Gaulle affirme : « *Je me suis mis d'accord avec mes arrière-pensées* ».

30 mai : depuis l'Élysée, il prononce à la radio un discours vigoureux : « *Je ne me retirerai pas... Je ne changerai pas de Premier ministre... Je dissous aujourd'hui l'Assemblée nationale...* » Le soir même, à l'appel des comités pour la défense de la République, un million de partisans du Général défilent de la Concorde à l'Étoile derrière Malraux, Debré, Schumann. Par ailleurs, tous les partis acceptent le principe de nouvelles législatives.

31 mai : manifestations en faveur du général de Gaulle dans toutes les grandes villes de province. Le gouvernement est remanié.

4-6 juin : le pays retrouve son calme. Reprise du travail dans les services publics et les entreprises.

7 juin : entretien radiotélévisé de de Gaulle avec Michel Droit. Le Président interprète la crise du mois de mai comme une crise de civilisation et explique les décisions économiques et sociales qui seront prises pour y remédier.

11 juin : dernière grande journée d'émeutes étudiantes à Paris.

16 juin : la police évacue la Sorbonne.

23 et 30 juin : 1^{er} et 2nd tours des élections législatives. Immense victoire pour les partis proches de de Gaulle (l'UDR et les RI remportent 362 sièges sur 485).

10 juillet : de Gaulle accepte la démission du gouvernement et nomme Maurice Couve de Murville Premier ministre.

→ **Quels sont les moments retenus par Jean-Louis Benoit ?**

31 décembre 1967 : le spectacle commence par les vœux télévisés du président de Gaulle aux Français. Exercice de style s'il en est, les vœux du chef de l'État à l'aube de 1968 sont particulièrement intéressants.

Ellipse. On passe sans transition au 2 mai 1968 et au jour le jour, tout le mois de mai, on suivra la montée des événements, les premières révoltes qui n'inquiètent personne. Pompidou est en Afghanistan, de Gaulle part en Roumanie... On compte sur le ministre de l'Intérieur, Christian Fouchet, pour rétablir l'ordre. Rien n'y fait. La peur, la fièvre obsidionale gagnent les hommes du pouvoir. Et les jours du mois de mai passant, de Gaulle se met à passer lui aussi : « *La France de ce mois de mai est une France morte* ».

3, 6 et 7 mai : problèmes de politique étrangère : accueil des présidents africains, une politique qui ennuie de Gaulle mais que Foccart met en place à cause du gain possible dans l'exploitation des matières premières de ces pays (Le Biafra, le Vietnam, l'indépendance de l'île Rodrigue).

7 mai : premières allusions aux manifestations estudiantines à travers la condamnation de quatre manifestants. De Gaulle, contrairement à ses ministres, ne voit pas le danger venir.

Vendredi 10 mai, toute la nuit, jusqu'au 11 mai au matin : premiers événements du quartier latin, premières barricades. Les ministres veillent, de Gaulle dort, on ne le réveille que vers cinq heures du matin.

21h00.

21h15.

23h10.

5h10.

6h00 : arrivée de Pompidou qui rentre de voyage diplomatique en Afghanistan. Décision de la reprise des cours et apaisement. Le premier ministre joue son poste.

13 mai, dans la soirée.

14 mai, tôt le matin : départ de de Gaulle en Roumanie.

15 mai : occupation de l'Odéon, Fouchet reproche à Foccart de ne pas rappeler le Général « *vous prenez une très lourde responsabilité devant l'Histoire* ».

Judi 16 mai : occupation des usines ; coup de fil de de Gaulle à Pompidou « *Ayez de la poigne* », Pompidou décide de parler aux Français, le soir même, à la télévision.

17 mai.

18 mai dans la soirée : retour du Général. Il décide un référendum pour en finir avec « *cette comédie révolutionnaire* ».

19 mai : de Gaulle décide de reprendre les choses en main, d'en finir avec la « *La réforme oui ! La chienlit non !* », de faire évacuer par la force l'Odéon et la Sorbonne, de renvoyer les journalistes contestataires de l'ORTF. Fouchet explique que la police est traumatisée.

20 mai : Peyrefitte, de Gaulle, Foccart, Fouchet : occupation des lycées, projet d'assassinat de Cohn-Bendit.

21 mai : Fouchet, de Gaulle, exaspéré par ses ministres, pense à un remaniement du gouvernement. Foccart le presse de faire une intervention télévisée, en y « *mettant du cœur* » ; les gaullistes, dans la base, commencent à se faire entendre.

22 mai : anniversaire de Mme de Gaulle.

24 mai : allocution télévisée de de Gaulle, les ministres sont consternés. Visite d'un ancien de l'OAS.

25 mai : dépression violente de de Gaulle : « c'est le barrage de Fréjus. Tout a craqué ».

26 mai : rassemblement à Charléty ; idée d'un rassemblement gaulliste à la Concorde.

27 mai : Pompidou est catastrophé par les accords qui n'apaisent pas les grèves.

28 mai : lente paralysie de la France, de Gaulle s'en va.

29 mai : les ministres sont affolés, ils ont perdu la trace de de Gaulle. Pompidou rédige sa démission.

30 mai : retour de de Gaulle accompagné du général Lalande. Le mouvement bascule vers la reprise. Champagne.

31 mai : remaniement ministériel.

ANNEXE 5 = EXTRAIT, « DIMANCHE 26 MAI »

DE GAULLE : *(en fureur, à tous)*
Il y a encore un rassemblement à Charléty !! Ce doit être le dernier ! Ce n'est plus acceptable ! On ne défile plus ! Vous m'entendez ? On ne défile plus !! Qu'on se réunisse dans un endroit clos, et qu'on n'en sorte pas ! Plus de cortège !

FOUCHET : Ils ne sont que douze mille, mon Général.

MESSMER : Au départ, monsieur le ministre de l'intérieur ! Mais trente mille à l'arrivée !

FOUCHET : Ca suffit, Messmer ! *(À de Gaulle :)*
Il y a très peu d'ouvriers. C'est l'UNEF et le PSU qui...

MESSMER : Ça a quand même surpris nos Renseignements Généraux!

DE GAULLE : Les Renseignements Généraux, Messmer, sont toujours surpris ! Dans une machine pareille, il doit y avoir des moutons qui nous tiennent au courant heure par heure ! Ce n'est pas difficile à monter ! Il faut réorganiser les R.G. complètement !

FOCCART : L'important est de savoir ce qui va se passer après la dispersion!

DE GAULLE : On a eu grand tort de laisser les manifestations se poursuivre! On a eu grand tort de libérer les quatre étudiants détenus ! On a eu grand tort d'ouvrir la Sorbonne aux émeutiers ! Je veux que la police bénéficie immédiatement d'avantages accrus ! C'est intolérable ! Les professeurs se croient très forts ! Ils sont très forts dans leur discipline, et nuls en matière d'éducation politique! *(Dans sa colère, il saisit un document :)* Et quant à l'avis défavorable du Conseil d'Etat sur mon référendum, voilà ce que j'en fais ! *(Il le déchire :)* Et je maintiens la consultation prévue le 16 juin !!

Silence.

MESSMER : *(se risquant)* Et si...

DE GAULLE : Si quoi, Messmer ?

MESSMER : Si le 16, faute d'imprimeries, faute de transports, le référendum ne pouvait avoir lieu ?

Silence consterné.



ANNEXE G = ENTRETIEN AVEC JEAN-MARIE FRIN

Réalisé par Anne Faurie-Herbert et Corine Robet.

Où étiez vous pendant les événements de mai 68 ?

Jean-Marie Frin : En mai 1968, j'étais au lycée dans ma ville de Caen, j'avais 19 ans, c'était très chaud à Caen depuis le mois de janvier ; il y avait eu des émeutes ouvrières très violentes avec dépavages de rue, jets de boulets, des blessés. Elles ont duré ainsi jusqu'à mai où le mouvement étudiant a pris corps à la suite du mouvement parisien. Il faut vous dire tout de suite que je n'ai pas pris part à ces événements, je n'y comprenais pas grand chose étant assez peu politisé. Je suivais ça avec intérêt, amusement, un certain plaisir même car le « bordel » n'est pas désagréable quand on a 19 ans mais j'avais du mal à cerner les distinctions entre les différentes factions (maoïste, trotskiste, anarchiste...). J'avais reçu une éducation qui me rendait incompréhensible cette remise en question totale de l'autorité parentale, professorale puis celle du pouvoir. Je me disais, naïvement peut-être « *mais ce n'est pas possible, il faut quand même qu'il y en ait qui commande...* ». C'est un ou deux ans plus tard que j'ai commencé à me poser des questions politiques un peu plus sérieuses.

Quelle est pour vous la photographie la plus significative de cette époque ?

J-M.F. : Quand on parle d'époque, cela évoque généralement une période assez longue, or, 68 c'est quelques jours. C'est ça : c'était dans la rue que ça se passait, on était dehors du matin au soir. À Caen, les meetings se déroulaient dans la rue, les gens s'asseyaient dans la rue au milieu des places. Cette jeune fille représente pour moi tout 68.

Quel est l'homme politique qui vous a le plus marqué durant cette période ?

J-M.F. : De Gaulle, il était pour moi « un vieux schnock », c'était un peu lourd. L'avant 68, c'est la période de mon adolescence que je ne regrette vraiment pas. J'en ai un souvenir en noir et blanc sans couleurs, c'est-à-dire que tout était gris : on avait le droit de ne rien faire. Une éducation très stricte posant interdits, règles. J'étais inscrit dans une institution religieuse donc pas de mixité, pas de cheveux longs. Pour les avoir laissés pousser, un de mes camarades a été renvoyé pendant une semaine. De Gaulle était le sauveur de la France, toute ma famille était à genoux devant lui, alors par ricochet, c'était pour moi la représentation de cette super autorité, le personnage n'était pas sympathique. A cette époque-là, il ne faut pas oublier que la majorité était à 21 ans, on était encore sous la tutelle des parents. La conscience politique a suivi : c'est un cheminement personnel normal de tout adolescent qui devient adulte mais c'est aussi lié à ces événements-là : on s'est mis à parler politique partout tout le temps. Mon intérêt pour le théâtre ne pouvait s'éclairer que par le biais d'une réflexion politique. Si on parlait de Molière, de Racine ou d'Aristophane, on en parlait en termes politiques, ça ne veut pas dire qu'on montait des spectacles politiques. Quand on discutait de théâtre, c'était forcément très passionné.

Quand avez accepté de jouer dans De Gaulle en mai et pourquoi ?

J-M.F. : Je n'ai pas accepté le rôle, j'ai accepté le projet. Jean-Louis Benoit m'a proposé ce travail sans me parler de personnage en particulier.. Pour de Gaulle, il avait d'abord pensé à un autre comédien qui, d'une certaine manière, pouvait physiquement correspondre : quelqu'un de grand, de longiligne, aux traits émaciés, sec, nerveux. D'où ma surprise... Comme j'avais déjà travaillé avec Jean-Louis sur des spectacles où la parole politique est la base du spectacle (*Les Vœux du Président*, 1990), j'ai compris pourquoi il me proposait le personnage : il voulait donner à entendre ce qui se dit et non pas travailler sur l'illusion de ce qui se voit. Il a donc choisi des comédiens qu'il connaissait et il a été assez attentif à réunir des personnalités qui puissent avoir entre elles une certaine connivence, une certaine complicité et un certain accord sur la manière d'aborder ce travail-là pour qu'il n'y ait pas d'équivoque.

Qu'avez-vous découvert sur de Gaulle lors de ce projet ?

J-M.F. : Franchement, pas grand chose que je ne sache déjà. Moi, j'ai un souvenir précis de lui : quand il est arrivé au pouvoir j'avais neuf ans et il a accompagné mon enfance et mon adolescence ; j'avais vingt ans quand il est parti. Je me souviens des textes, repris dans le spectacle, c'était le discours prononcé à la mi-mai : ce discours terne, le discours du 30 mai. L'attitude globale de ce personnage qui se détache du texte à jouer est fidèle au souvenir que j'en ai gardé.

Quelles sont vos scènes préférées ?

J-M.F. : Il y a une scène entre Foccart et de Gaulle où ce dernier lâche prise, j'aime car on voit de l'humain, de l'émotion privée qui se dégage. Pour qu'il y ait théâtre, il faut qu'il y ait contradiction, or, ce dialogue présente un personnage qui s'abat, se défait, et un autre qui en veut ou qui joue à avoir la pêche ; il y a un vrai rapport théâtral. J'aime la jubilation des vœux : on n'en revient pas qu'il ait pu prononcer ça quelques mois avant qu'éclatent les événements. L'affirmer de manière si officielle, c'est drôle... Je le fais le plus sérieusement possible mais j'ai un grand rire intérieur. Enfin, la tirade où il compare les événements au barrage de Fréjus, cette métaphore du torrent, cette déferlante... C'est un moment d'abandon, où plus aucune figure solennelle ne résiste, c'est juste un homme qui ne comprend plus, j'aime bien jouer ça.

Combien de temps ont duré les répétitions et comment le projet a-t-il évolué ?

J-M.F. : À l'épreuve du plateau, on s'est aperçu que certaines choses ne s'articulaient pas entre elles au montage pour des questions essentiellement de rythme, de musicalité du spectacle. Des climats qui se doivent d'être contrastés : après un climat gris, il en faut un rouge. Mais, c'était plus de l'ordre formel que sur le fond. C'est vraiment lié à l'écriture et à l'efficacité théâtrales. Il n'y a que sur le plateau qu'on s'en rend compte, à la lecture, ça ne se voit pas.

Comment qualifieriez-vous le travail de Jean-Louis Benoit ?

J-M.F. : Jean-Louis travaille énormément sur la forme ; il attache autant d'importance à un rideau qu'à une intonation d'un comédien. Il les met au même plan, on a le sentiment de faire partie d'un tout, non pas de jouer seulement un texte mais de se sentir véritablement concernée, de sentir que tout avançait de front : un effet de lumière est un partenaire au même titre que l'acteur qui est à côté de vous sur le plateau.

Quelles ont été vos orientations personnelles dans cette mise en scène ?

J-M.F. : Jean-Louis Benoit fait partie des metteurs en scène directifs dans le bon sens du terme. On n'est absolument pas prisonniers, à l'intérieur du cadre, on est dans une extrême liberté, on va pouvoir amener des nuances, des ajustements. C'est très visuel chez Jean-Louis, les dates ponctuées d'un effet sonore qui apparaissent à l'arrière-plan sont un partenaire qui rythme la pièce.

Qu'est-ce que vous aimeriez transmettre ?

J-M.F. : Je ne joue jamais un spectacle pour délivrer un message, je joue pour donner du plaisir aux gens, de l'émotion. Les gens y voient ce qu'ils veulent. On peut se dire que ce spectacle peut être un outil qui éclaire et nous donne à voir la manière dont tous les pouvoirs se comportent ; si ça peut donner envie d'aller ausculter la parole politique avec une autre oreille, ce serait un petit coup enfoncé dans la brèche. C'est toujours après coup que l'on mesure les effets.

Qu'avez-vous à dire, en octobre 2008, quarante ans après à travers cette re-visitation de l'histoire ? Cette période est-elle selon vous encore actuelle ? Comment pensez-vous que des jeunes lycéens vont appréhender ce spectacle ?

J-M.F. : Moi, je trouve que nous sommes dans une grande régression, la preuve en est que les slogans n'ont pas tellement vieilli, on vit dans un retour à l'ordre moral, un conformisme plus rigoureux que nous. On vit dans une société bien sage et soumise, toutes les interdictions sont acceptées : peut-être que mai 68 est à refaire ?

Pour comprendre ce microcosme politique, ne faut-il pas nécessairement donner une toile de fond des événements ?

J-M.F. : Moi, je crois que lorsqu'on joue la scène du remaniement ministériel à la fin, on joue des hommes qui reprennent le pouvoir en main. Peu importe que les spectateurs sachent qui étaient Capitant ou Frey, ce qui compte c'est de voir cette reprise en main. C'est comme dans Shakespeare. Foccart ressemble à Iago, un personnage de l'ombre, qui met en place toute une série de ramifications dont on subit encore aujourd'hui les effets. Moi je crois à l'intelligence des spectateurs.

ANNEXE 7 = ENTRETIEN AVEC ARNAUD DÉCAR SIN

Réalisé par Anne Faurie-Herbert et Corine Robet.

Où étiez vous pendant les événements de mai 68 ?

Arnaud Décarsin : En 1968, j'avais deux ans, mai était pour ma famille chrétienne, de droite et attachée aux principes, un désordre incompréhensible. De Gaulle était un peu comme un second grand-père : il incarnait l'autorité, l'ordre. Je suis issu d'une famille de Picardie, de la terre d'une part, et de la forêt d'autre part. Je n'ai pris connaissance des événements que par le prisme d'un magazine « féministe » auquel ma mère, femme libre qui a toujours eu sa vie propre, était abonnée. C'était pour moi quelque chose de confus, je n'en connaissais pas grand-chose. Mais avec ce projet, c'est devenu évident : mai 68 est une tragédie au sens où il s'agit bien du réveil d'une pulsion organique, d'un mouvement qui libère. C'est un formidable retour à la tragédie : comme dans *Médée*, cet élan premier d'avant la civilisation.

Quels sont pour vous la photographie et le slogan les plus significatifs de cette époque ?

A. D. : Celle où Cohn-Bendit regarde le CRS, il y a là, le même irrespect que dans l'attitude de mon père à l'égard de mon grand-père. Mon père a essayé de se libérer mais il a été brisé. Plus tard, je portai le même irrespect vis à vis de mon grand-père et je pus le faire à la grande surprise de mon père. A cette époque, il y avait un grand sens du devoir, de la dignité. Le slogan dont je me souviens était, si je m'en souviens bien : plus je fais la révolution et plus j'ai envie de faire l'amour.

Incarner un personnage historique si proche de nous, mais qui était dans l'ombre du général, est un défi. Quels ont été les axes de votre travail pour le faire vivre sur la scène ?

A. D. : Au départ, le personnage évoquait pour moi Talleyrand, une sorte d'éminence grise. Or Talleyrand n'est pas un homme de l'ombre alors que Foccart l'est véritablement, il ne cherche pas à être sous le projecteur. Son surnom aux R.G. était « kiki boum boum », son arrivée dans les services déclenchait une véritable terreur : des décisions allaient être prises de manière irréversibles. Il avait tous les pouvoirs. En fait, Foccart est mû par un formidable amour pour la France. C'est son idéal, il veut à tout prix la sauver. Certes, il est réactionnaire, il peut paraître parfois même un peu fasciste. Mais c'est par amour pour la France. Il a quelque chose de très cléricale qui n'est pas sans rappeler les teintes parme du décor. C'est un vrai généreux, ce qui l'empêche d'être dans la lumière du pouvoir, une générosité qui le rattrape.

Votre interprétation du personnage un peu « jet set » est fascinante, comment avez-vous construit ce personnage ?

A. D. : C'est ce que je me suis dit lorsque Jean-Louis m'a proposé le rôle : je veux donner des pistes sans savoir réellement où ira le personnage. Mon physique peut apporter un côté sympathique et attachant à Foccart puis je me suis attaché au fond et finalement, le spectacle s'intéresse aux enjeux de mai 68 et aux enjeux organiques de Foccart. Il est organique sur la France, il usurpe un poste de la résistance pour aller voir de Gaulle, c'est un homme petit, moche mais qui est mû par un tel amour : il est fou du Général, ce qui provoque dans le spectacle ces étreintes. Je suis encore entrain de travailler sur la fin, je voudrais me durcir, je veux être comme une lame d'acier, pour que Foccart s'adresse presque mal à de Gaulle.

La mise en scène est très précise, les tableaux sont orchestrés avec minutie par Jean-Louis Benoit : quelles ont été vos orientations personnelles dans cette mise en scène ?

A. D. : Je travaille avec Jean-Louis Benoit à la fois d'une façon très perméable, et en même temps d'une façon très étanche : si vous voulez avoir des rapports de force sur le plateau, il est nécessaire d'avoir une certaine étanchéité. Rapport de forces ne veut pas dire « contre », mais totalement en empathie à certains moments, répondre à la commande du metteur en scène complètement, parfois un peu trop. Pour le comédien, ce rapport est une sorte d'échelle où on engage presque totalement le starter et au fur et à mesure on voit les limites dues à ce rapport de forces des personnages sur le plateau. C'est comme ça que se construit le spectacle, c'est à ce moment-là qu'on est très participatif dans notre engagement. Jean-Louis avait tout à faire : un texte, de la lumière, des armoires, un sol tout vide ; au départ, il nous a juste demandé d'être dans l'énergie, on a une part très propositionnelle. Jean-Louis est très attentif au corps, à ce que propose et représente l'acteur, à la fois très attentif et dirigiste : toute contrainte est vécue comme une libération.

Qu'est-ce qui dans ce spectacle a la patte de J.-L. Benoît ?

A. D. : Le choix du texte et de la matière. Dans la mise en scène, c'est un homme qui s'inscrit dans le gai savoir rabelaisien, dans le fameux « Sois gaie et hardie » de la Jeanne de Deltaye. Il fait rire ses comédiens, tous les jours, les répétitions ne sont jamais tristes. Jean-Louis montre les indications mais dans un registre drôle, il emmène une joie, une gaieté intellectuelle et physique. Il n'est jamais tendu, il regarde et se donne le temps de voir. Voyez, prenez un esprit sombre et intelligent, qui est le général de Gaulle, cela vous donne un spectacle donneur de leçon, grave, raide. Jean-Louis détestait de Gaulle, il le déteste toujours mais de la bonne manière, avec irrespect. Je crois beaucoup à ce spectacle, parce que Jean-Louis ne se pose pas sur la ligne de la mythologie, ça génère toute une pensée. Mystifier les choses, c'est se positionner en esclave, subissant. Or, il est le mode de responsabilité, il prend en charge le texte. Il en fait un montage qui lui appartient, c'est en cela qu'il prend ses responsabilités et le tour est joué pour les acteurs et les spectateurs. Vous sortez du spectacle en doutant. En fait, le talent de Jean-Louis, c'est de créer de jolies correspondances en permanence : une chose peut avoir un sens et puis tout de suite en avoir un autre, une armoire, un déplacement, une musique, un bouquet de fleurs, peu de choses. Il aère le sens, il sait créer une effervescence. Ce texte est dur à jouer : des phrases dictées à une secrétaire, on est sur des rails, la consigne exige que chaque phrase doit coller à la suivante et à l'intérieur, il faut être très vivant, engagé. C'est un texte qu'on force, qu'on viole car sinon, il n'a pas d'intérêt autrement.

Qu'est-ce que vous aimeriez transmettre aux jeunes spectateurs ?

A. D. : Moi, je pense que le jeune pourra envisager différemment la rencontre théâtrale si quand il sort de la salle de spectacle, il est bluffé par l'énergie humaine et les rapports de force qu'il y a sur la scène. Là on entre dans un cadre politique où il y a un engagement en tant que personne humaine sur la scène qui est perdue dans l'énergie générale du théâtre. Trop souvent, je vais au théâtre et en tant que spectateur, je pourrais me dire « je peux en faire autant ». Quand je travaille, je dois faire quelque chose en me disant que le spectateur ne devrait pas penser pouvoir en faire autant [...] Ce que j'aime proposer aux jeunes auxquels je parle, c'est l'art du théâtre, en tant qu'art [...] Si on veut que les jeunes comprennent ce qu'est le théâtre et retrouvent cet étonnement, il faut se détourner du voyeurisme, de cette société pornographique qui crée de la sensation, une satisfaction immédiate, pour rechercher dans le théâtre quelque chose de l'ordre de l'émotion qui est extrêmement personnelle (esthétique, intellectuelle).

Comment pensez-vous que des jeunes lycéens vont appréhender ce spectacle ?

A. D. : J'ai une crainte : celle que les jeunes appréhendent ce spectacle du point de vue de l'anecdote, du fait de leur jeunesse et du fait d'une certaine culture, celle d'aujourd'hui. Les générations sont à la recherche d'un idéal qu'elles ont du mal à construire, car, en fait ils ne savent pas qui taper, le pouvoir est devenu consensuel, on nous occupe. Or, mai 68 est, comme le dit Malraux, d'abord une histoire de coucherie : les jeunes avaient demandé que l'internat des filles ne soit plus séparé de celui des garçons. Mais là on voit que le pouvoir en place quel qu'il soit est quelque chose d'épouvantable dans sa sûreté de la possession des choses et dans la façon dont on envisage l'humain. J'espère que les jeunes comprendront cela. J'ai confiance et j'ai hâte de les rencontrer, de parler avec eux.

Qu'avez-vous à leur dire, en mai 2008, à travers cette re-visitation de l'histoire ?

A. D. : Je trouve merveilleux de pouvoir parler ainsi de l'histoire, ça génère une certaine énergie.

ANNEXE 8 = MATÉRIAUX DE RÉFLEXION

« On peut violer l'Histoire à condition de lui faire de beaux enfants. »
Alexandre Dumas.

« Comme romancier historique [...], mon projet est double : respecter la réalité de l'Histoire comme les historiens l'ont établie – je ne suis donc pas dans la logique de Dumas – mais en même temps par la mise en scène, l'intrigue, refaire fonctionner une personnalité ou une période de l'Histoire. Je suis pour la séparation nette entre la déontologie de l'historien, sa rigueur, et les règles du roman. Ce dernier a pour genre l'hypothèse. Mais une hypothèse scientifique. Quand vous lisez des mémoires, vous disposez de sources, en somme, et votre imaginaire prend le relais pour combler les trous. »
Max Gallo.

« Mais véritablement mes personnages sont si fameux dans l'Antiquité que, pour peu qu'on la connaisse, on verra fort bien que je les ai rendus tels que les anciens poètes nous les ont donnés. [...] Toute la liberté que j'ai prise... »
Racine, Préface d'*Andromaque*. Ce qui est intéressant, c'est cette « liberté » que s'autorise l'écrivain qui revisite l'histoire ancienne. Ainsi, Racine fait vivre Astyanax, et laisse à Andromaque la liberté de ne pas céder à Pyrrhus, alors que l'Histoire nous rapporte qu'elle fut la concubine du roi de l'Épire. Cette liberté, un metteur en scène contemporain, Declan Donellan, l'a poussée dans une mise en scène d'*Andromaque* en 2008 : il a fait jouer à un jeune comédien le rôle d'Astyanax, le personnage dont tout le monde parle, mais que Racine n'avait pas mis sur scène.